

Alice Gadoffre-Staath

**DE LA RÉSISTANCE
A L'EUROPE**

Éditions espaces 34

SOMMAIRE

Préface d'Élisabeth de Miribel.....	7
Première partie : Les mécanismes de l'engagement.	11
Chapitre I : La déchirure	13
L'éclatement : 1939	
Un début d'amitié franco-polonaise	
L'exode	
L'insolite	
Chapitre II : Puissance du souvenir.....	25
Des amis polonais	
Retour à Lyon	
Le temps des cistes, 1923	
Octobre 1941, retour aux sources	
La Corse, septembre 1942	
Premiers contacts	
Deuxième partie : Pleins feux.....	43
Chapitre III : Le grand plongeon	45
Tout commence à bouger	
La dissidence	
Dieulefit	
Des nouvelles de Corse	

De la Résistance à l'Europe

Chapitre IV : La vie dangereuse	58
Une curieuse aventure	
Tout se précise	
Sur le qui-vive	
Les équipes de la Cimade	
Chapitre V : Un passage de frontière, novembre 1943	68
Chapitre VI : En Suisse	82
Genève, automne 43	
Les camps d'accueil	
Jacques Boizard de Guise	
Une vie à Genève, 43-début 44	
Chapitre VII : Bicyclettes et barbelés	92
Juin 44	
Le départ pour la France	
Paris, premiers contacts	
La Haute-Savoie	
Chapitre VIII : La libération, le rapatriement des déportés	103
Troisième partie : La conjugaison des chances.....	109
Chapitre IX : L'horizon s'éclaircit	111
Retrouver la vie	
Élisabeth de Miribel	
Gilbert Gadoffre	
Chapitre X : L'idée européenne	124
Le temps de Malraux	
Le mont Valérien	
L'Europe en bourgeons	
Le Dr J. H. Retinger et le Mouvement européen	
Chapitre XI : Royaumont	144

Sommaire

Chapitre XII : De l'ancien au Nouveau monde.....	156
L'Angleterre de 1955	
Quitter l'ancien monde	

Index.....	165
------------	-----

Dans le salon très 1900 de l'appartement d'une vieille dame, Élisabeth allait de Paul Delouvier qui deviendra gouverneur général en Algérie, pétulant et disert, à Hubert Beuve-Méry, le taciturne et sarcastique directeur-fondateur du journal *Le Monde*.

Assis un peu à l'écart, Gilbert me parut énigmatique. Mince, de taille moyenne, il avait une certaine séduction malgré des distances, des efforts de cordialité. Sa façon d'écouter, son regard intense que traduisaient peu de paroles contribuait à l'entourer d'un nimbe de mystère contrastant avec les propos qu'il venait d'avoir sur la guerre et sur ses projets d'avenir. Un mélange de sage chinois et de samouraï. On se sentait relié à lui par une passerelle fragile, un peu féérique.

Les souvenirs se bousculent. Était-ce bien lui ? J'avais entendu parler de lui à Genève, à une émission de Radio-Alger. C'était donc lui le fameux Capitaine G., le héros d'une évasion fabuleuse dans la région du Vercors ? Je ne me tiens plus. Il faut que je le questionne. Je profite d'un silence dans la conversation pour me tourner vers lui.

– Au fond, voilà des mois que je vous connais.

Il me regarde étonné.

– Depuis Genève, fin 43 ou début 44. Vous n'imaginez pas le réconfort, le sentiment de fierté que vous nous avez donné au moment où nous étions à bout de souffle. Je venais de passer la frontière suisse. En France, tout était noir. Je vous prie, racontez-nous comment cela s'est passé exactement.

Sans me quitter du regard, il ne parla pas tout de suite. Sans doute un secret à arracher.

– Vous me demandez quelque chose de bien difficile, dit-il enfin. J'ai tourné la page. La dernière fois que j'en ai parlé c'est, si mes souvenirs sont exacts, à Gilles Chaîne et à Jean-Marie Domenach, mes deux adjoints. Nous avons ensuite été pris par la Libération qui ne nous a guère laissé le temps de tourner la tête.

Racontez quand même, insistai-je. J'ai, bien sûr, lu l'article de la revue « Aux Armes » sur cet épisode, après la Libération, mais je suis restée sur ma faim.

J'étais fascinée par cet homme, jeune encore, si maître de lui. Il avait au cours du dîner tenu en haleine nos amis et moi-même par ses projets d'un Oxford français qu'il voulait créer à Royaumont. Était-ce le même homme qui avait abattu à bout portant deux Allemands lors de son évasion du château de Murinais ?

Il reprit :

– Il faudrait – et ce serait long – faire l'historique des équipes volantes du Vercors issues de notre centre de publications clandestines de la Thébaïde. Nous étions un groupe d'une dizaine. D'août à septembre 43, nous avons parcouru dans une tranquillité à peu près relative les maquis du Vercors. Notre base était le château de Murinais, près de Saint-Marcellin. Comme vous pouvez vous l'imaginer nous n'étions pas vraiment à l'abri, mais à la merci d'une dénonciation rendue plus probable par nos allées et venues constantes. Nous nous étions installés là à l'époque de l'occupation italienne de la région, occupation inoffensive ce qui peut expliquer notre longue impunité. La capitulation de l'Italie et l'occupation par les Allemands changea tout. C'est à la mi-décembre 43 que la situation a empiré : tous les mouvements de Résistance furent décapités l'un après l'autre, notamment *Combat* à Grenoble. Nous avions peu d'armes, encore moins de munitions. Juste de quoi se frayer un passage en bénéficiant de l'effet de surprise. Comment organiser notre défense ? Nous avons aménagé une cachette en cas d'encerclement : c'était dans les combles du château, entre deux cloisons. Nous avons même pensé aux noix et aux pommes comme provision de siège, nous avons oublié l'eau.

Il s'arrêta un instant. Nous le sentions loin, très loin. Il alluma une cigarette.

– Ce soir-là, mes camarades des équipes volantes étaient en mission à l'extérieur. A minuit trente, j'ai été réveillé par un bruit insolite venant du parc. Les secrétaires alertées viennent me prévenir que les issues étaient bloquées. L'ordre nous avait été donné qu'en cas de contrôle par les gendarmes français, j'irai moi-même négocier avec eux ; s'il s'agissait des Allemands ce serait aux filles d'aller parlementer pour nous faire gagner du temps. Ce qui n'avait pas été prévu c'est que je serai seul membre de l'équipe masculine. J'étais à peine sur mes pieds qu'une détonation formidable retentit.

C'était la poterne qui sautait. Je vis alors une horde d'Allemands se ruer sur le château et tambouriner à la porte. Les secrétaires prirent le parti de l'ouvrir. J'étais fait comme un rat.

Ma première pensée fut pour mes camarades qui pouvaient revenir et tomber dans la souricière. Je me précipitai dans la cachette comme prévu. Il s'agissait d'abord de ne pas se faire prendre. A partir de l'œil-de-bœuf qui éclairait la minuscule pièce où je me trouvais, j'assistai au départ des Allemands et des otages. La milice restait, une vingtaine d'hommes, qui en profitèrent pour se livrer à un pillage en règle. Le matin suivant, des camions bourrés de meubles et d'objets de toutes sortes quittèrent la propriété. La plupart des miliciens s'éparpillèrent dans le parc et le château avec leurs chiens. Je les voyais aller et venir. Allaient-ils partir à leur tour ? Quant à moi, impossible de tenter une sortie sans arme. Avec des ruses de Sioux, je quittai ma cachette et je réussis à gagner ma chambre, les miliciens avaient oublié de boucler le deuxième étage où nous couchions. Je ramenai deux colts et quelques documents dissimulés sous un tiroir.

Une nuit, un jour passèrent. Toujours rien. Au bout du troisième jour, la soif devint intolérable, le froid me gagnait dans ce réduit où on ne pouvait pas même marcher. Les Allemands revinrent sous le coup de minuit. Ils passèrent une fois encore le château au peigne fin. Deux d'entre eux s'avancèrent jusqu'à la cloison derrière laquelle je retenais mon souffle. J'entendis leur commentaire désappointé : « Niemand », Personne.

C'est alors qu'ils décidèrent de mettre le feu au château. Nous n'avions pas prévu ça. Un brasier gigantesque se mit à ronfler dans l'escalier. Coûte que coûte il fallait partir. Un colt dans chaque main, j'abandonnai mon réduit. Je passai dans nos chambres par les cabinets de toilette qui les faisaient communiquer entre elles. Dans la seconde, je tombai sur un Allemand en train d'incendier le lit. Il n'eut pas le temps de pousser un cri. Je l'avais abattu. Pour plus de sûreté, je rejetai son corps sur le lit en flammes et poursuivis mon chemin. Au premier étage, un coup de revolver m'accueille : manqué. Je riposte et j'abats le tireur, un officier cette fois. La chance était pour moi. Entre le premier étage et le rez-de-chaussée, pas question d'utiliser l'escalier déjà impraticable. Les flammes étaient partout. Je m'accrochai à des débris calcinés et je sautai.

Comment sortir du château ? Toutes les issues étaient gardées. Nous avions repéré un couloir qui menait aux cuisines en sous-sol et permettait de gagner le parc. Impossible. Là aussi on voyait sous

De la Résistance à l'Europe

la porte la lumière mobile de la lampe de poche d'une sentinelle qui faisait les cent pas dans le parc.

Par une fenêtre qui donnait sur les douves, j'avais une dernière chance. Encore fallait-il réussir car dans la nuit je n'arrivais pas à évaluer la profondeur du fossé. Je sautai. L'atterrissage fut difficile car le terrain était en pente. Aidé par les branchages, je me relevai sans casse. Je me mis à courir le long du parc jonché de pièges à loup. La chance était toujours pour moi, je m'aperçus qu'on ne me poursuivait pas. De l'endroit où j'étais, les Allemands ne pouvaient pas me voir et puis, ils étaient trop occupés à attiser le feu. J'étais libre.

De l'ancien au Nouveau monde

L'Angleterre de 1955

Avec le mariage les changements professionnels se multiplient. Gilbert avait accepté une maîtrise de conférence en Angleterre, à Manchester. J'avais depuis quelques semaines abandonné mes fonctions au Mouvement Européen. C'était, on peut me croire, un très grand changement pour moi. Je n'abandonnai pas pour autant mes activités européennes, j'acceptai même de collaborer avec des revues spécialisées, ce qui me libérait des contraintes de lieux et de temps. Et puis, je n'étais pas allergique au changement.

La situation en Grande-Bretagne n'était pas sans intérêt au moment même où les Six pays du Marché Commun souhaitaient voir leur voisine se joindre à eux. J'avais suivi cette évolution au Mouvement Européen et j'étais curieuse d'aller me rendre compte sur place de ce qui se passait. Je connaissais le sud du pays, mais le nord était pour moi terre inconnue.

A Manchester, la ville noire, on remontait le temps. On plongeait dans le XIX^e siècle, pas n'importe quel XIX^e siècle : celui de Dickens, des études de Engels sur la misère ouvrière. J'avais cru entrevoir ce qu'était la misère du temps où je travaillais au Tribunal pour Enfants de Nîmes. Mais dans cette belle ville blanche et propre du Midi, il n'y avait rien de commun avec la misère anglaise. La vraie misère. Celle qui vous prend à la gorge, vous entre par les yeux, par les oreilles. En 1955, le centre de Manchester conservait encore les traces des bombardements de la guerre. Dix ans après

l'armistice, Piccadilly, la place centrale, était encore en partie un grand trou. Ce qui restait de la ville conservait une allure de grande cité victorienne, d'une ville qui avait été la capitale économique du pays.

Nous habitons à quinze kilomètres de là, dans le Comté voisin, le Cheshire, un charmant village qui avait conservé les attraits de l'Angleterre rurale. Entre notre village et Manchester, c'était une succession de faubourgs composés de maisons basses en briques sales où circulait une population hétéroclite et misérable. Le centre se consacrait aux affaires et au commerce mais les riches, ni les pauvres, n'y habitaient. Le menu peuple vivait dans les *slums* qui s'étiraient autour de la ville, devenant de plus en plus sordides à mesure qu'on se rapprochait du noyau urbain. De l'impériale de l'autobus on apercevait des petits poulbots qui se poursuivaient dans les rues souillées tandis que les ivrognes de toutes couleurs sortaient des *pubs*. Comme il n'était pas interdit de fumer dans les autobus, la vapeur y était aussi épaisse que le brouillard de l'extérieur. Nous revenions à Paris au printemps, nous y avons conservé notre appartement depuis que Gilbert avait repris son enseignement universitaire et ses travaux de recherche.

L'université était un autre monde. Elle rappelait l'époque victorienne par ses bâtiments principaux, une énorme construction de style pseudo-gothique qui n'avait pas échappé à la pollution atmosphérique, avait des murs intégralement noirs. Un astronome russe en visite au célèbre observatoire de l'université. Jodrell Bank, voyant la noirceur des bâtiments administratifs avait naïvement dit au Vice-Chancelier

– C'est la première fois de ma vie que je vois une université construite avec du charbon.

Les usines n'étaient d'ailleurs pas seules à polluer l'atmosphère. Les pires dégâts étaient l'œuvre des milliers de petites cheminées alimentées au charbon gras, moyen de chauffage essentiel dans un pays où le chauffage central était le privilège des bureaux et des administrations. Ajoutons que les fenêtres grossièrement jointes permettaient au brouillard d'entrer dans les maisons comme le froid. Car les jours de grand *fog*, on ne voyait même plus le prédicateur dans une église.

Il y avait pire que le brouillard : le *midday-darkness*. Les poussières en suspension dans l'air se matérialisaient en une sorte de voile sombre qui interceptait la lumière ; c'était brusquement, au

milieu de la journée, la nuit noire. On allumait les lumières électriques, les phares des voitures se mettaient en action et quand le soir tombait, le passage du jour à la nuit était indécélable. Il est vrai que le *midday-darkness* et le grand *fog*, celui où l'on ne voyait pas sa propre main au bout du bras tendu, n'arrivaient que quelques jours par an.

Il faut dire que l'une des plus grandes réussites de l'Angleterre de la fin des années 60 aura été la transformation du climat, chose qui aurait pu paraître impossible, grâce à la multiplication des *smokeless areas* où le charbon gras était interdit et remplacé par l'électricité, le gaz ou le fuel. Dans un même temps, la surveillance des cheminées d'usine et celle des fours de combustion était enfin réglementée. En moins de quinze ans le Nord anglais avait liquidé ses gros brouillards. Stimulée par l'exemple du Paris de Malraux, la municipalité de Manchester paracheva cette action en faisant ravalier les façades. Le Manchester d'aujourd'hui n'a plus rien de commun avec celui qu'a dépeint Michel Butor dans *l'Emploi du temps* et qui était bien là lors des premières années de mon séjour.